Malgré tout, j’ai traversé

Debout

Tome II

R. Marin

Chapitre 1

Paris

Le train est arrivé au petit matin.

Tommaso ne se souvient pas de l'heure exacte. Juste de la lumière. Une lumière de début de journée, encore pâle, qui entrait par les fenêtres du wagon et qui n'avait pas la même couleur que celle qu'il connaissait. La lumière de la Ligurie a quelque chose de franc, de direct, elle tombe sur la mer et les falaises sans s'excuser. Celle-là était plus douce, plus grise, filtrée par un ciel qu'il ne comprenait pas encore.

Il était descendu du train avec ce qu'il avait sur lui. Presque rien.

La gare était immense. Il ne savait pas que les gares pouvaient être aussi grandes. Il avait connu celles de la côte ligure, des bâtiments de taille humaine où l'on voyait la sortie depuis le quai. Ici, il ne la voyait pas. Il voyait des centaines de gens qui marchaient dans toutes les directions avec cette assurance particulière de ceux qui savent où ils vont.

Lui savait seulement que Thierry devait venir le chercher, qu'il était quelque part dans cette foule, dans cette ville qui n'était pas la sienne.

Thierry était là.

Il l'avait trouvé. Ou plutôt Thierry l'avait trouvé, parce qu'un jeune homme planté au milieu d'une gare parisienne avec l'air de quelqu'un qui vient de tomber de la lune, ça se repère. Ils s'étaient salués. Le souvenir est flou à cet endroit-là, comme souvent lorsqu'il se passe trop de choses à la fois pour qu'on les enregistre correctement.

Ce dont Tommaso se souvient, c'est de la ville derrière la vitre de la voiture.

Paris.

Ce n'était pas la beauté qui le frappait. Pas encore. C'était la taille. La démesure de tout. Les avenues larges comme des fleuves, les immeubles qui montaient si haut qu'il fallait renverser la tête pour en voir le bout. Les gens partout, le bruit partout. Il venait d'une côte où les maisons se serraient les unes contre les autres le long de ruelles étroites, où l'on reconnaissait les gens dans la rue, où la mer était

toujours là pour vous rappeler où vous étiez. Ici, pas de mer. Juste cette ville énorme qui continuait dans toutes les directions sans jamais s'arrêter.

Mais je suis où, là ? Je fais quoi, là ?

Cette phrase, il se la répéterait des dizaines de fois dans les jours suivants. En marchant dans des rues qu'il ne connaissait pas, en essayant de déchiffrer les sons d'une langue qui lui échappait, en levant la tête vers un ciel qui n'avait pas la couleur de celui qu'il avait laissé derrière lui.

* * *

Thierry et Nathalie vivaient dans un appartement parisien. Des murs, une cuisine, une salle de bains, une porte qui fermait. Pour un garçon qui avait dormi sur une plage la semaine précédente, autant dire un palais.

Ils ont été adorables. Il faut le dire, et le dire clairement, parce que c'est vrai et parce que la suite pourrait laisser croire le contraire si on n'y prend pas garde. Ils l'ont accueilli chez eux, dans leur vie de couple, dans leur quotidien, sans rien demander en

retour. Nathalie préparait les repas, Thierry essayait de l'aider à s'orienter dans une ville qui ne ressemblait à rien de ce qu'il connaissait. Ils lui ont ouvert leur porte. Encore une porte qui s'ouvre, dans cette vie où tant d'autres s'étaient fermées.

* * *

Le problème, c'était Tommaso.

Il avait dix-huit ans, il sortait des institutions, et personne ne lui avait appris à vivre chez les autres. Il fumait à la fenêtre du salon, la cendre qui tombait sur le rebord. Il avait brûlé la moquette, un soir, avec une cigarette mal éteinte, une trace noire dans le tissu clair que personne ne pouvait ignorer. Et il y avait probablement eu d'autres choses, ces petites négligences qui s'accumulent dans un espace partagé et qui finissent par peser plus lourd que la bonne volonté.

Un mois. Nathalie avait tenu un mois. Elle avait accueilli cet étranger dans son salon, l'avait nourri, supporté, accompagné, et au bout d'un mois elle

avait simplement dit à Thierry ce qu'il savait déjà : il fallait trouver une solution.

Ce n'était pas une mise dehors. Juste une femme qui avait besoin de retrouver son couple, et un frère qui avait compris.

Thierry avait cherché une chambre, trouvé une chambre, payé le premier mois et la caution. Le geste discret de celui qui aide sans en faire un drame et sans vous faire sentir que vous êtes un poids, même quand vous avez brûlé la moquette.

Des années plus tard, Tommaso penserait à ce geste. Et il se dirait que dans cette vie où beaucoup de gens avaient fermé des portes, Thierry en avait ouvert une de plus.

* * *

Avant de penser à travailler, la ville s'était imposée.

Paris ne se découvre pas. Elle s'impose. Tommaso marchait. C'est à peu près tout ce qu'il savait faire dans cette ville où il ne comprenait rien et ne

connaissait personne : il marchait. Les jambes, au moins, fonctionnaient dans toutes les langues.

Et il avait découvert le métro.

Ce n’est pas anodin pour un garçon qui avait grandi entre des villages où les bus passaient quand ils voulaient bien passer. Le métro parisien était un monde souterrain où les gens couraient, se bousculaient, s’engouffraient dans des wagons qui repartaient sans les attendre. Personne ne regardait personne. Tout le monde savait exactement où il allait et à quelle vitesse il fallait y aller. Tommaso, lui, restait planté sur le quai, les yeux levés vers un plan de lignes multicolores qui ne lui disait rien, pendant que le flot des voyageurs l’évitait comme un caillou dans un courant.

Il venait d’un monde où les gens se disaient bonjour dans la rue. Celui-ci marchait selon d’autres règles, et personne ne les lui avait expliquées.

* * *

Le français formait un mur.